



**Varison**  
**Guérison**  
**Guarigione**



# UNE EXPOSITION COLLECTIVE TRANSFRONTALIÈRE

**Galerie Xavier Jouvin, 48 quai Xavier-Jouvin, Grenoble,**

**du 16 au 25 janvier 2015**

Collectif,

**Florie Guttin**

**Mathieu Brèthes**

**Miriam Secco** Italie

**Damien de La Faye**

**C. Léman-Perucca** Valle Soana

Happening + vidéo

**CAMION-CAMION**



# Ça amusait tout le monde

*C. Léman-Perucca*

On n'avait pas de sac.

On n'avait pas de pelle.

On n'avait pas de seau, ni de pioche.

On manquait d'équipement.

Alors on a pris un camion!... Un beau.

J'ai entendu « il en faut un beau comme un bus : tout jaune et bleu ! ».

Comme c'était la veille de la fête de la victoire italienne de 1918, on croisait du monde sur la route.

Grâce au camion, on a pu remonter le sable descendu avec toutes ces vilaines crues.

Fini les flancs de montagne éventrés.

Fini les routes de déviation par les anciens prés.

Fini le torrent en caniveau, comme en France. Comme l'Isère autour de Grenoble.

Non, ici ça marchait! On était ensemble, ça amusait tout le monde.

Les gens nous acclamaient dans les rues avec de petits drapeaux. Ils faisaient des fanfares.

Ils nous encourageaient dans toutes les langues.  
Normal, c'était la Toussaint.

Ils chantaient parce que tout le monde était heureux.  
Ils criaient « Nous viendrons nous baigner! » « Nous viendrons jouer avec vous! »  
« Le torrent n'est pas dangereux, c'est nous, on a déconné! »

Tout le monde dansait autour de notre camion.

On oubliait les barrages.  
Le niveau de la terre montait.





# *Immaginiamo molto*

*Miriam Secco*

Siamo una manciata di sassi e terra. Nessuno fa caso a noi, nessuno sa che esistiamo. Siamo poco più di niente.

Un giorno qualunque, coperti dal torrente a fondo valle e baciati dal sole, ci cullavamo nel movimento dell'acqua, verso l'unica direzione che conosciamo, giù, sempre più giù.

Ma all'improvviso qualcuno ci ha raccolti e noi eravamo di nuovo sulla montagna, abbiamo viaggiato a ritroso anche se non lo credevamo possibile. Adesso immaginiamo, immaginiamo molto di più e molto più spesso cose che consideravamo impossibili.





# *Quand j'étais grand*

*Mathieu Brèthes*

Quand j'étais petit je n'étais pas grand et je fabriquais des barrages avec des cailloux dans les torrents des Pyrénées.

Maintenant que je suis grand je remonte de la terre du bas du torrent vers le haut, dans un camion en plastique jaune et bleu.

Pendant la montée on fait "Vroum-vroum" avec nos bouches en tournant le camion à droite et à gauche quand la route tourne à droite et à gauche.

Puis une fois arrivés en haut on se baigne comme avant sauf qu'on n'ose plus se mettre tout nus comme quand on était petits.

Mis à part ça je crois qu'on n'a pas trop changé.







# **Tee-shirt,** vidéo , *Mathieu Brèthes*

Dans les montagnes qui enserrent Valprato, un certain nombre de hameaux tombent peu à peu en ruine. Pas de route pour accéder à ces lieux-là : il faut user ses semelles dans les sentiers... Ceci explique peut-être cela.

Nivolastro, quarante minutes de marche à l'ouest de Valprato. Certaines des maisons sont encore entretenues par les descendants de ceux qui y vivaient, d'autres se courbent peu à peu vers la terre, hiver après hiver, certaines ne sont déjà plus que des tas de pierres. Lieux de vie des humains, puis des animaux, enfin des plantes quand, après l'effondrement du toit, la lumière du soleil atteint enfin le sol.

Combien d'êtres ont vécu dans cette ruine située non loin de la petite chapelle du hameau ? Dans les gravats je découvre un vieux profilé métallique, les montants d'une petite fenêtre rongés par les champignons, un cadenas rouillé. Quelques fils, un peu d'équilibre, le profilé est juste de la bonne longueur, tendu entre les deux contreforts de pierre, voilà le mur-invisible, le mur-funambule, fenêtre et cadenas-porte ballottés par le vent ; l'espace d'un instant la maison reprend vie humaine, jusqu'à la bourrasque qui remettra tout par terre, juste retour à la réalité des choses.

Il manque quelque chose à cette fenêtre, non ? Me dit la pluie. Je n'ai rien d'autre sous la main que ce que je porte sur moi, alors je découpe dans mon tee-shirt un rideau sommaire que j'accroche aux montants. Puis je me rhabille et je redescends vers la vallée.

Aujourd'hui, quand je veux me souvenir de ce lieu, je remets mon demi tee-shirt et je pars marcher dans l'hiver – la morsure du froid sur mon flanc nu me rappelle ce retour sous la pluie et la brume...







# **Mes amis les chats,** *souvenir*, Mathieu Brèthes

À notre arrivée à Valprato, les animaux du village nous ont réservé un accueil chaleureux, chacun à sa manière. Il y avait l'ânesse et son ânon, qui s'approchaient le soir de la maison pour quémander une caresse, il y avait ce duo de chiens qui dévalait tous les matins la pente devant chez nous menant au pont avant d'aller s'égayer dans les rues du centre, et puis il y avait les chats.

Le plus âgé était plutôt du genre extraverti et insistant, et dès le troisième jour nous lui avons permis d'entrer dans la maison. Il ne s'est pas fait prier et s'est installé au coin du feu, sur nos genoux. Le plus jeune était très timide. Ils étaient très attachés l'un à l'autre et quand le plus grand rentrait à l'intérieur lui voulait le rejoindre et il grattait à la fenêtre – mais dès qu'on ouvrait la fenêtre il prenait peur et s'éloignait rapidement.

Mais jour après jour, il s'est éloigné de moins en moins vite. Et, un soir, il est resté là, derrière la fenêtre ouverte, à nous observer. Puis il a posé une patte sur le rebord intérieur et il est entré. Nous avons vaqué à nos occupations et fait mine de ne pas l'observer tandis qu'il s'appropriait peu à peu l'espace. Et c'est comme cela que nous nous sommes apprivoisés.

Les chats sont une bonne école de vie. Avec eux on apprend à être plus simple et à avoir moins d'attentes vis à vis des autres. Un chat est un chat est un chat. Il y en a des grands extravertis et des petits timides. On les accepte comme ils sont parce qu'ils sont des chats. Si on faisait pareil avec les humains la vie serait nettement moins compliquée...

Quand je suis parti de Valprato, ce sont surtout ces chats qui m'ont manqué.

# **Boîte pour... , installations , Mathieu Brèthes**

J'ai ramené un peu de terre de la vallée, dans une boîte de cigarillos. Je l'ai prise au bord du pont, juste à côté de la maison où nous avons passé la semaine, le jour du départ. Puis je l'ai posée chez moi et je l'ai un peu oubliée.

Quelques semaines plus tard j'ai rouvert la boîte, je ne sais plus trop pour quelle raison.

A l'intérieur de la boîte, une petite plante s'était mise à pousser. Chétive et blanche à cause du manque de soleil, elle cherchait désespérément à atteindre la minuscule ouverture de la charnière afin de sortir au grand jour.

Alors j'ai décidé de mettre la boîte sur le rebord de ma fenêtre et de l'arroser régulièrement.

La première petite plante n'a pas vécu, épuisée par son effort. En sa mémoire, j'ai continué à arroser de temps en temps.

A présent, une minuscule pousse verte commence à croître près de la charnière gauche. La voyez-vous ?

Depuis cet événement, je me suis mis à collecter, dans d'autres boîtes de cigarillos, d'autres échantillons de terre de lieux où j'ai vécu ; et d'autres jardins miniatures poussent à côté de ma terre de Valprato.

Je ne suis pas encore sûr de la signification de ce geste, mais il est important pour moi...







**Trois pense-bêtes**, photo-film, C. Léman-Perucca







# ***Patois-Pas toi,*** installation et vidéo , Miriam Secco

L'installazione nata da questa lettura sul territorio è costituita da alcuni dettagli apparentemente slegati.

Le mot *Soana* me rappelle le mot *doux*. En italien *soave* signifie doux, cette douceur décrite par les mélodies de chansons folkloriques et des vers de Mario Rigoni Stern. Mais de cette douceur, il n'y a aucune trace maintenant.

Plutôt un fort sentiment de mélancolie qui envahit le paysage, les animaux, les gens, la lumière.

Inquiétude profonde de ceux qui ont peur. Peur de quoi ? Peut-être de changer ?

Ce qui est certain, c'est qu'ici la volonté de préserver a fini par être suffocante. Peut-être, les émigrants Valsoanin' ont besoin de savoir que la vallée qu'ils ont quittée est restée la même, fidèle à elle-même.

Guérir commence à partir de la reconnaissance d'un dysfonctionnement.

« Campane dlà Val Sòana, campane dlì pais,  
se sounade vòhtre oeire le sounade al paradis;  
en tle fehte dli nohtri tchantòn ve butade a tribaudar,  
li fazoen alar pi logn vòtri tchant da ricòrdar. »





Dans la vidéo, le seul élément qui se déplace dans le paysage est le brouillard. Il enveloppe la vallée et semble l'éloigner du reste du monde, tandis que le courant du Soana produit un bruit constant et grave : c'est le seul élément qui peut coulisser dans ce paysage immobile. Il avertit du danger d'inondation.

Nel video *Patois-pas toi*, l'unico elemento che si muove nel paesaggio è la nebbia che lo avvolge e che sembra allontanarlo dal resto del mondo, mentre il torrente Soana produce un suono costante e sinistro, nel suo essere l'unico elemento in grado di scorrere in un paesaggio immobile, ed un ammonimento del pericolo di alluvione.

# **Nulla**, *photographie*, *Miriam Secco*

Les 56 autorisations émises de 1957 à 1966, choisies et photographiées aux Archives de Ronco Canavese, ont été imprimées sur acétate. Dans ce document le mot "nullaosta" qui signifie en italien : autorisation pour l'expatriation, est partiellement couvert par la photographie d'identité, de la sorte, ne reste visible que le mot nulla (rien).

Pour bien voir ces documents, regardez-les en face de la source de lumière constituée par la vidéo. Avec ses brumes qui entourent la vallée.

En moins de cent ans, en raison de la dépopulation des zones rurales montagneuses, la Valle Soana a subi un exode croissant, une nécessité qui s'est transformée en une attitude de fuite.

Celui qui tourna son regard ailleurs, tôt ou tard est parti, portant avec lui un morceau de la vallée.

Avec lui la vallée disparut progressivement.

Les prairies et les terrasses cultivées ont cédé la place aux forêts.

L'inclinaison à la fermeture des quelques habitants restants est exacerbée dans une direction paradoxale, entre protection et abandon.

Elle se manifeste dans l'atmosphère crépusculaire d'une vallée enveloppée dans un sortilège d'arbres et de brouillard.







# **Lucia**, enquête, *Damien de La Faye*

Giuseppe s'éteint le vingt-et-un septembre 1966 à l'hôpital de Cuornè, à l'âge de soixante-trois ans.

La vie ne lui a pas fait la part facile. Elle l'a usé prématurément. Né en 1903, il a connu les deux guerres mondiales, des jours difficiles, le manque. Puis l'une des épreuves les plus bouleversantes qu'un parent puisse connaître : la mort de sa fille Lucie, âgée de vingt-cinq ans.

Il mourra six ans plus tard. De n'avoir pu guérir, de n'avoir pu comprendre, je crois.

Ce matin de septembre, dans le souffle d'automne encore tiède qui parcourt la plaine, c'est comme l'arrêt d'une lutte.

Giuseppe dépose les armes. Il n'y a ni vainqueur ni perdant. On ne meurt que quand on a fini de vivre.

Depuis plusieurs années il est rentré au pays. Malgré tout il vivra ses derniers instants loin du foyer, et non sur sa terre.

La ville de Cuornè, où se situe l'hôpital, n'est pas en Valle Soana. Elle n'est qu'à cinq kilomètres, tout au plus, du village de Pont, mais c'est déjà le reste du monde.

Virginia, dont il est séparé depuis longtemps, est venue le voir.

Ils ne se sont pas vus depuis longtemps. L'éloignement du temps les sépare plus que l'éloignement géographique.

Elle habite Ronco Canavese, et lui Ingrida, le village juste en dessous.

Y a-t-il encore quelque mot qui puisse reprendre l'étoffe de la vie ? Pour accompagner ces ultimes pas d'homme vers l'issue.

J'imagine le silence, comme celui qui a trop souvent rodé sur sa vie. Des souvenirs remontent. Ce sont les plus heureux qu'il faut maintenant rappeler à la mémoire, comme pour se réchauffer.

Les années de jeunesse à Ronco Canavese.

Les courses en montagne sur ces pentes abruptes qui enserrant la vallée.

La première guerre. La crise de vingt-neuf... Les grandes épreuves franchies qui font les plus forts souvenirs.

Son mariage avec Virginia aux premiers jours du printemps trente-et-un.

Les projets de départ pour la France.

S'installer à Paris, ils en ont rêvé ensemble.

Les premières années à Montreuil-sous-Bois, frugales mais heureuses. La génération précédente avait montré l'exemple, formant sur place une petite communauté.

À Paris, il y a une vraie entraide, on est accueilli. Une petite association regroupe les vitriers valsoanin'. L'entente est encore telle, dit-on, qu'on s'y partage au soir l'argent gagné (Montreuil gardera longtemps la couleur rouge de la solidarité

ouvrière). Dans la vallée on imprime un petit bulletin périodique que la Società Italiana di mutuo soccorso fra gli oriundi della Valle Soana rédige et envoie aux quatre coins du monde. On garde comme cela le contact, et donne des nouvelles du pays aux expatriés.

Rapidement après leur mariage, Giuseppe et Virginia partent donc s'installer au 4, rue du Plateau à Montreuil. Les habitants de la vallée sont déjà nombreux à s'être installés dans les arrondissements de l'est de Paris, prisés par cette première génération, qui y installe ses entreprises. Le budget du jeune couple leur permet d'emménager juste à la périphérie de Paris où les loyers sont plus abordables. Les années trente y sont chiches mais belles, riches de découvertes. Et un projet, celui de fonder une famille.

Ce matin-là, le soleil d'hiver tape le pavé et se réverbère en une gerbe dorée. Place de la Bastille, la couverture de moutons clairsemés ne filtre même plus les rayons rasants qui allument le Génie de la Liberté au sommet de la Colonne de Juillet. L'espoir nouveau-né remplit l'atmosphère d'un chant haut. Les mains habiles rayent la silice qui brise net sous l'appui ferme.

Elle est née Lucie Catherine dit son acte de naissance, le douze mars 1935. Seul le "i" à la fin de son nom de famille trahira son origine.

Les cris d'enfants sont partout les mêmes dans les cours de récréation. Lucia à la maison, Lucie à la crèche et à l'école. Elle sait l'italien comme le français.

Une généalogie que l'on porte, et protège, comme ces chargements de verre fragiles et lourds; abstraite et désincarnée comme les mots de patois parfois prononcés à la maison, avec des accents de joie lorsque les jours de fête rassemblent, ou teintés d'un argot compréhensible des seuls vitriers valsoanin' qui s'interpellent dans un secret rauque sous les balcons haussmanniens.

Dans combien de temps exactement, la guerre, cette grande voleuse, puis les difficultés du couple, priveront Lucie de sa mère? Virginia retourne s'installer en Italie puis reviendra la chercher, fin quarante-huit, pour retourner avec elle, un an plus tard, sur sa terre d'origine.

Avant l'exil de ce retour, où proximité et silence feront un amer mélange, et dont découleront tant d'incompréhensions et de malentendus, les sels d'argents de l'adolescence parisienne s'exposeront à la lumière des valeurs paternelles. Lucie étanche comme elle peut sa soif d'affection, s'accommode de l'éducation exigeante, distante, d'un homme réservé, à la rigueur ouvrière. Quelle ampleur laisse-t-on alors au caractère affectueux de la jeune fille? Ce cœur de quinze ans, on le trempera, pour l'affermir, dans les eaux de la Soana. Le silence, à cet âge coûte plus que l'inaltérable métal dont on le dit fait. La menue monnaie des mots qui trébuchent, l'indulgente tendresse qui les reçoit, ont le son doux d'un psaume. La jeune expérience se sert d'eux pour souder ses fragments éparés.

Que Giuseppe peut-il vouloir transmettre à Lucie? Jamais, ou presque, une fille n'a repris le métier de son père. C'est là un héritage que l'on transmet à un fils. Alors ce sont les valeurs qui en tiennent place, celles soutenant sa vie d'adulte. A l'image d'une vie parcimonieuse, on ne se permet pas non plus d'être dispendieux dans l'expression des sentiments. Une part d'elle tend à lui ressembler.



Valeurs, projets, réalisations, une vie bien ancrée, bien pensée, se gagnent-ils de rêves ?

Cela trace un large sillon dans le caractère de Lucie, son rapport au monde, à l'autre.

La ressemblance de leurs signatures est troublante. Puis les légères variations, celle de Giuseppe à trente-deux ans et celle de Lucie à vingt-et-un.

Elle signe de son prénom français, même après cinq ans passés en Italie. L'effacement.

L'image du père, d'un homme mûr, peut-elle correspondre tout à fait, suffisamment, à une jeune fille ? À sa constitution profonde, osseuse ?

Ne lui manque-t-il pas un versant, un bac irrigué de la douceur qui accompagne ?

Elle, dont le visage ressemble à celui de sa mère, à quoi intimement aspire-t-elle pour que la mise à distance ne se transforme en repli ? Y a-t-il à Montreuil une bonne copine pour que les rêves ne se racornissent de trop de secrets, que le risque de la solitude ne gêne l'imagination en illusions, qu'une hâtive maturité vienne si tôt ternir les aspirations comme le sépia d'anciennes images mal fixées ?

Pures et limpides comme des cristaux, ce sont les peurs que les inconscients se transmettent, clandestinement, avec le plus de fidélité.



# **Une guérison,** happening permanent, Florie Guttin

*Je veux savoir les mots pour leur faire vivre leur vie !*

Aller vers le mieux  
Courir pour arriver vainqueur.

Guérir, le rêve de celui qui rêve. Le rêve de celui qui croit. Le rêve de celui qui marche.  
Guérir, le rêve de celui qui marche.

Marcher dans le serpenteaire de sa vie. Sa vie marquée d'embûches et de soins et de sirops et de sérums.  
Marcher, pour guérir et soigner, et continuer toujours d'avancer, de chevaucher, de courir de marcher, de dormir et d'aimer.

Trop de verbes.

Guérir du verbe.

Guérir de ma tête.

*« Depuis que je suis en marche, je marche avec vous. Mon amour. Avec nous. Et de plus en plus nous avançons, de plus en plus nous parlons, permettons, vivons, aimons, soignons, guérissons. »*

## *Vouloir*

La guérison parle à ma création. La guérison résonne dans mes pensées. La guérison est l'ouvrage de mes mains. Soit, ma vertu utopique est de croire en la guérison par l'art via un cercle vertueux. Celui-là même dans lequel je navigue, pioche et m'enfoncé. Christophe me parle du projet de résidence et du sujet Guérison. Je veux absolument participer. Je participe.

La maison est propre et chaleureuse. Elle mime un lieu commun de nos sensibilités. Je connais cet endroit sans l'avoir jamais habité. La cuisine est rustique. Une cafetière italienne préside.

Le séjour est au goût d'un luxe féérique. Cela convient parfaitement.

Je peux me laisser partir. Partir dans qui je suis. Mon propre brouillon, ma propre oeuvre, mes schémas, mes essais. Miriam arrive, elle est belle, brune, grande. Elle a une valise qui roule, un sourire qui pète. Le soleil se couche, le salon bientôt nous accueille, la bûche crépite.

La composition. L'appel des mots. Des monts.

La rencontre. Les plaisirs du conte. La jolie chanson.

Le perroquet et l'avocat. Qui passe par là ? Les chiens et les chats. L'ânesse et l'ânon.

Les mouches et les poissons.

Le lendemain, j'ai récupéré une canne bleue déposée sous mes yeux. Cette canne, pour les autres, je n'avais pas à la récupérer. Pour moi, la personne n'en avait plus besoin.

Comme je cherchais à guérir, j'en avais besoin. C'était dans ma vision, un objet symbolique et de bienvenue.





J'avais besoin d'objets, de mémoires, de vibrations, de comparaisons, de correspondances.  
Ce matin-là, j'ai été séduite par des signes, sens, bruits et significations. Alors j'ai senti, je t'ai senti.

Nous étions vraiment au bon endroit. Je pouvais aller libre et toujours avec toi...  
Je le souhaitais avec enthousiasme.

## ***Aller vers...***

Chaque jour des mots survenaient.  
Le sujet Guérison m'envoya ses mots !?  
Est-ce de ceux-là que je m'en vais guérir ?  
Guérir de leurs paradoxes en moi ?  
Loin de la ville, les maux changent.

## ***Es-tu triste ?***

- Es-tu triste ?
- Non ma chatte, tu me manques seulement.
- Est-ce une preuve de ce manque, la tempête ?



# **Guérison, comment tu t'appelles ?**

performance dialoguée, chantonnée, murmurée, C. Léman-Perucca

*Guérison, comment tu t'appelles ?* fait suite au micrOpéra comique franco-japonais *Péter l'égocentre* joué au Palais de Tokyo avec la cantatrice Michiko Takahashi au printemps 2014.

Ici.

Jusqu'ici devrais-je dire.

Bachir Mononoké, fidèle compagnon... M'accompagne.

C'est une personne inventée pour vous et pour moi.

J'espère qu'il viendra... Je l'aime beaucoup.

Ce n'est pas son genre d'être en retard.

Et comme il dit, les retards c'est comme les guérisons,

et les guérisons c'est comme les divas : moins on les attend, mieux on se porte.

Dix soirs de suite, à 21 h précises, nous avancerons d'un acte.

Il se peut que vous ayez ce texte devant vos yeux.

Il se peut même que je sois assez proche de vous.

Il se peut que tout cela commence ou recommence dans quelques minutes ou dans quelques heures.

Ou bien non. C'est fini.

On est guéri, on ne va pas y passer la vie !









/60